

bénisse le terrain, y pose une croix et puisse faire ce qui est d'usage en pareil cas."

La chapelle de la rivière Bécancour, fut donc entreprise par M. C. Héon, le 28 novembre 1834. Elle fut levée vers la fin de juin ou le commencement de juillet 1835, et livrée au culte en novembre 1835. M. Michel Carrier, curé de Gentilly, faisait alors les missions de la rivière Bécancour. Ce fut lui qui dit la première messe dans la chapelle de Blandford, la première élevée dans les Bois-Francs. Ce fut en décembre 1835.

L'hon. Louis Massue, de Québec, se montra d'une grande libéralité envers ces pauvres colons ; il leur fournit la peinture, les vitres et les ferrures ; c'était là assurément leur témoigner un vif intérêt et leur donner un puissant encouragement. Vers la fin des travaux, deux personnes de confiance se rendirent dans la généreuse ville de Québec pour recueillir quelques aumônes en faveur de la nouvelle mission. Elles furent assez heureuses pour rapporter la somme de cent piastres en argent, un joli tableau sur toile, don de M. Légaré peintre, et une croix en fer que l'on voit encore aujourd'hui sur le clocher de Saint-Louis de Blandford.

Depuis l'année 1840 jusqu'à 1849 la mission de Blandford fut faite par messieurs les curés de Saint-Calixte de Somerset, MM. Clovis Gagnon, Charles-Edouard Bélanger et Edouard Dufour. De 1849 à 1862 par messieurs les curés de Stanfold, MM. Antoine Racine, mort évêque de Sherbrooke, Pierre Lahaye et Narcisse Pelletier.

En 1862 Mgr Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, nomma M. Arthur Carufel premier curé résident à Saint-Louis de Blandford. Ses successeurs furent : MM. Ovide Carufel, Charles Bellemare, Henri Julien, Georges Brunel et Charles-Edouard Mailhot.

Nous devons ici déclarer en justice que si c'est un fait acquis à l'histoire de la paroisse de Blandford que MM. Charles Héon, Charles Thibodeau et Hubert Poirier en ont été les premiers colons, il est également vrai que M. Charles Héon a été pour ainsi dire l'âme de cette colonie dans les premières années de son développement.

M. Héon a occupé, à diverses reprises, des postes d'honneur et de confiance au milieu de ses concitoyens, et par son énergie, son travail persévérant et ses sages économies, il était parvenu à une belle aisance, et peut être cité à bon droit à tous ceux qui désirent s'établir sur des terres nouvelles comme un exemple frappant du succès auquel ils peuvent arriver.

La propriété de M. Charles Héon est restée bien de famille. Elle est occupée aujourd'hui par son petit-fils, M. Philippe Héon.

M. Charles Héon est décédé à Saint-Louis de Blandford, le 16 mai 1882, âgé de quatre-vingt-trois ans, deux mois et seize jours, muni de tous les sacrements de l'Eglise et entouré de l'estime générale de la population.

Qu'il repose en paix !

JE ME SOUVIENS.

UNE POMME DE TROP

Un jeune homme demandait à Franklin pourquoi la possession de grandes richesses était toujours accompagnée de déceptions et d'inquiétudes. Alors Franklin, voyant un panier plein de fruits, y prit une pomme, puis il la présenta à un enfant qui jouait dans la chambre. L'enfant pouvait à peine la tenir dans sa petite main.

Franklin lui en offrit une seconde que le bambin, tout joyeux, prit de l'autre main. Enfin, le docteur en choisit une troisième plus belle que les deux premières et la lui présenta encore.

L'enfant serra ses deux mains pleines contre sa poitrine et essaya de recevoir la troisième pomme appuyée sur les deux autres. Mais ses efforts furent inutiles ; la troisième pomme tomba sur le tapis, et il fondit en larmes.

Alors Franklin se tournant vers son interlocuteur : —Voici, dit-il, un petit homme qui a trop de richesses pour pouvoir en jouir. Avec deux pommes il était heureux, et il ne l'est plus avec trois.

SONNET

A Irène.

*Pourquoi n'irait-on pas, ô charmante fillette !
Cueillir la marguerite ainsi que le muguet
Et les belles-de-nuit, la menthe de juillet,
L'aillet, la balsamine et les pieds-d'alouette.*

*Pourquoi n'irait-on pas, ô gentille brunette !
S'asseoir près du grand chêne, effeuiller cet aillet
Toutes ces belles fleurs, enfin tout ce bouquet
Que nous avons cueilli, ma mignarde coquette.*

*Pourquoi n'irait-on pas près de ce blanc ruisseau
Ecouler, gentiment le doux chant de l'oiseau
Quel murmure là-bas dans la plaine odorante.*

*Pourquoi n'irait-on pas, ma mignonne charmante
Se reposer tous deux à ces parfums rêveurs
A ces tendres accents qui font battre les cœurs.*

ELLIMAC VALANCOURT.

LES RÊVES DU TIMONNIER

L'officier de quart a piqué dix heures.

La nuit est noire, la brise forte, la mer houleuse, et la pluie commence à tomber. La bordée de tribord va prendre le quart, et le timonnier, qui est de barre, vient prendre son poste. C'est un grand garçon de vingt-huit à trente ans, à barbe blonde, aux yeux noirs qui brillent dans la nuit. Gêné par ses effets cirés, il vient en ajustant son suroît et en mettant ses grosses mitaines.

—Oie-Suroie ! crie le timonnier relevé.

—Oie-Suroie ! répète le nouvel arrivant, en prenant en main la roue du gouvernail.

La pluie qui tombe, fine et pénétrante, poussée par un vent glacial—l'on est au mois de mars—fouette la figure du timonnier.

Appuyé légèrement sur la roue, le marin consulte son compas, regarde la voilure, fouille l'horizon. Mais tout cela, il le fait machinalement, il a l'esprit ailleurs, il pense à sa famille qu'il vient de quitter, à sa femme, à sa mère, à sa petite fille, il pense à la France, il pense à la campagne de pêche qu'il entreprend, campagne périlleuse sur les bancs de Terre-Neuve.

Mais à ces pensées tristes viennent se joindre et l'espoir du retour et la joie de se revoir ; il pense aux quelques mois d'hiver qu'il heureux il dépensera en famille.

Cependant, la pluie cesse, mais le vent augmente ; l'officier de quart a fait carguer le grand perroquet, tout fait craindre une tempête.

Le front du timonnier se ride, ses yeux perdent leur belle clarté. Ah ! s'il n'allait pas revenir ?... S'il allait se perdre ? O Dieu ! que deviendraient sa fille, sa femme, sa mère ? Non, ce n'est pas possible : sainte Anne d'Auray le protège, et la Vierge-Mère aussi ! Il aura peut-être bien des périls à courir : mais il reviendra sain et sauf.

De nouveau la gaieté revient sur le front du matelot ; il a confiance, il sera sauvé.

La tempête cesse, le temps redevient serein ; encore une fois, le navire a surmonté les périls de la mer.

* *

La campagne de pêche se passe, octobre arrive, les navires pêcheurs lèvent l'ancre pour rentrer au port.

C'est encore un soir ; il est près de minuit ; notre marin est à la roue. Le temps est beau, la lune brille, le vent est favorable ; dans quelques jours, la France reverra les enfants pêcheurs.

Le visage du timonnier est radieux, la pêche a été bonne, il rapporte de gros écus ; que sa femme va être heureuse, que de larmes de joie va verser sa vieille mère, que de joyeux éclats de rire va pousser sa chère fille !

Ah ! sa fille : maintenant elle a deux ans, elle l'appellera PAPA, elle courra au-devant de lui sur la route, elle l'enlancera de ses petits bras rouges. Il jouera avec elle, il se fera enfant comme elle et pour elle ; que de bons moments il passera pendant les longues soirées d'hiver au milieu de ces êtres aimés ! Comme il va se

dédommager des fatigues de l'été. Il se voit arrivant chez lui, se jetant dans les bras de sa femme qui ne l'attend pas encore. Quelle joie de le revoir après une si longue absence ?

Tout à coup, le timonnier est tiré de sa rêverie par le cri de l'homme de bossoir :

—Un feu de terre par tribord !

Le timonnier regarde ce feu qui grossit peu à peu.

—C'est Ouessant ! crie-t-il. C'est la France !...

Baissant la tête, il se découvre :

—Merci, mon Dieu ! dit-il.

Henry Guesli

BIBLIOGRAPHIE

Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige, par Joseph Tassé—Lévis—Pierre-Georges Roy, éditeur, 1898.

Voltaire et Pompadour ! Deux noms sinistres attachés à notre histoire. Plutus et Vénus accouplés. Deux mauvais génies qui changèrent le cours de nos destinées et détruisirent l'œuvre de François 1er, de Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Colbert.

M. Tassé étudie ces deux tristes personnalités sur tout dans leurs rapports avec le Canada. On sait que Voltaire est l'auteur de la célèbre phrase : " Vous savez que la France et l'Angleterre sont en guerre pour quelques arpents de neige, vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. " Madame de Pompadour, elle, en apprenant la chute de Québec, en 1759, s'écria avec joie : " Enfin le roi dormira tranquille ! " Les deux amis n'aimaient donc guère le Canada.

Cette étude remplie de renseignements intéressants forme le quatrième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se procurer *Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige*, en s'adressant à l'éditeur, M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis. Prix : \$0.15.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

AMITIÉ ENTRE UNE POULE ET UNE VACHE.

On connaît l'histoire de ce petit oiseau, le Pluvian, qui pénètre dans la bouche du crocodile et le débarrasse des détritiques et des parasites qui souillent ses dents et ses gencives. Le crocodile reconnaît certainement les services que lui rend son commensal, car il le laisse tranquille alors qu'il engloûtirait n'importe quel autre oiseau sans crier gare. Des exemples analogues abondent : par exemple, l'oiseau dit " pique-bœuf " qui, dans les pays chauds, dévore les parasites des bestiaux. Ce sont là des cas normaux. Il peut aussi y avoir des cas exceptionnels, comme un de ses amis l'a fait connaître à M. de Parville.

" Mon attention, raconte-t-il, s'est portée souvent, pendant une villégiature de quelques mois, sur une vache couchée sur le pré ; des multitudes de mouches se promenaient sur ses naseaux et sur le globe de ses yeux. Or, une poule arrivait toujours à point, la même tous les jours ; elle se hissait sur la tête de la vache et passait des heures à picorer dans les yeux et les naseaux les mouches importunes. La vache et la poule y trouvaient évidemment chacune son compte ; la vache laissait faire, sans crainte des coups de bec, et la poule s'installait là comme chez elle, sans la moindre crainte. Comment ce petit manège avait-il pris naissance ? Est-ce la vache qui avait imaginé ce moyen de se débarrasser des mouches ? Est-ce la poule qui avait commencé ? Les animaux possèdent-ils un langage spécial ? Comment se font-ils comprendre ? Tous jours est-il que la poule est venue en aide pendant des mois à sa grosse voisine d'étable. On peut avoir besoin d'un plus petit que soi. "

C'est la morale de l'histoire.—HENRI COUPIN.